L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE MATIN, 27 FEVRIER.

Premières représentations.

MADAME CAVERLET.
Pièce en quatre actes, en prose
De M. Emile AUGIER

(Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 1er février 1876.)

Que ceux qui considèrent le théâtre comme une chose frivole, comme un passe-temps pour les désœuvrés ou comme un simple délassement, que ceux-là, dédaigneux, indifférents, sceptiques, aillent écouter la nouvelle pièce de M. Emile Augier, et ils comprendront quelle influence la scène peut avoir sur une société et sur ses institutions.

Jamais cet enseignement imaginé par le législateur et qu'on appelle la *séparation de corps*, n'a été plus directement et plus éloquemment attaqué que dans ces quatre actes si applaudis tout à l'heure.

Il est impossible d'y contredire, *Madame Caverlet* appartient à la catégorie des pièces *à thèse*; seulement la thèse est, cette fois, enveloppée dans une forme agréable, élégante, spirituelle, qui lui assure des auditeurs, sinon tous convaincus, du moins tous charmés.

Voici les faits à l'appui du plaidoyer.... ou du réquisitoire, tels que les expose M. Emile Augier et que sa famille voulait, raconte-t-on, pousser au palais, et qui a eu l'heureuse idée de préférer le tribunal où Aristophane gagnait jadis nombre de causes.

Une jeune fille riche, belle, bien élevée, a été courtisée et recherchée en mariage par un vieux qui visait non le cœur, mais la dot.

Marié, Merson a mangé la fortune de sa femme et a continué d'anciennes relations qu'il n'avait même point la pudeur de dissimuler.

Abreuvée d'outrages, poussée à bout par la souffrance et la misère, Mme Merson a demandé et obtenu, à son profit, la séparation de corps; les tribunaux ont jugé l'époux indigne de la garde des enfants qui ont été confiés à leur mère.

Et la pauvre femme est partie fuyant Paris, où son mari était à ses yeux sec ricoché et la maîtresse. Sur son chemin, elle a rencontré un galant homme, qui s'est attaché à ses pas, d'abord par compassion, ensuite par amour; ainsi délicat que comprenant, il ne sollicitait aucune faveur; il se contentait de consoler.

Mais le monde est là pour perdre les âmes simples et les cœurs généreux: méfiant et bavard, il dénonce les amitiés trop ardentes et les soupçonne d'être des liaisons coupables. Mme Merson passe pour être l'amante de M. Caverlet, le scandale existe tout comme la passion; et dès lors, n'ayant plus même le bénéfice de sa vertu, elle abandonne cédé à ce besoin imprévu d'affection qu'elle n'a jamais pu satisfaire.

Cependant, encore soucieuse de sa réputation, elle s'expatrie et va vivre à Lausanne avec son premier amant, sous le nom de Mme Caverlet.

C'est là que Henri et Fanny Merson grandissent, adorant et estimant leur mère, qui leur fait croire qu'ayant épousé un Anglais, *sir Merson*, elle a pu divorcer.

Quinze années d'oubli et de bonheur s'écoulent ainsi; mais pour les honnêtes gens, incapables de mentir, même de voiler la vérité, il y a une heure fatale où la réalité doit être nécessairement constatée; cette heure c'est celle où il faut marier la jeune fille devenue grande, où il faut laisser s'aventurer dans le monde, l'oreille ouverte à toutes les médisances, le jeune garçon devenu homme.

L'heure a sonné pour la prétendue Mme Caverlet!

Fanny, sa fille, est aimée du fils du juge de paix de Lausanne, M. Bergé, et Raymond amène son père solliciter officiellement la main de Mlle Merson.

Caverlet est trop loyal, trop sincère, pour tromper M. Bergé; il lui avoue sa situation, et aussitôt l'homme de loi, ému, quitte la place et reçu dans un faux ménage, renonce à tout projet d'union.

Pour surcroît de malheur, le premier mari, ou plutôt, le vrai mari apparaît. Ce n'est point après que sa femme vient d'hériter d'un million, et il imagine qu'il n'y a point meilleure occasion d'exercer les droits que fait renaître à son profit la faute de celle qu'il a délaissée.

Comment M. Caverlet et Mme Merson sortiront-ils de cette impasse?

Il leur faut d'abord confesser tout à Henry et à Fanny.

Ce sont là les deux scènes capitales de l'œuvre; elles en pouvaient être l'écueil; elles en ont été et en seront le succès.

Entre M. Caverlet et Henri, l'explication est naturellement plus nette, plus vraie, plus philosophique.

Il n'y a plus en présence que le père adoptif, ou de beau-père, et le fils; il y a deux hommes, dont l'un, quoique le plus jeune, est pour ainsi dire l'offensé et la victime.

Depuis la dernière transformation de son talent, celle qui date de 1855 et du *Mariage d'Olympe*, M. Emile Augier a des audaces que M. Dumas fils seul a égalées.

Avec lui, point d'ambages, point de réticences, point de faux-fuyants hypocrites. Le personnage qu'il met en scène dit tout haut ce qu'il a pensé et ce qu'il pense. Certes, Caverlet regrette que la loi ait créé une situation si fâcheuse; mais d'après la loi morale il n'est point coupable.

Il s'est légitimé à force de dévouement. L'on sent qu'il est un obstacle au bonheur des enfants, il rompra cette liaison à laquelle il a sacrifié lui-même son avenir.

A coup sûr, plus d'un moraliste fulminera contre ce plaidoyer en faveur de l'amour illégal, et nous reconnaissons qu'il y a là bas quelque chose de mieux que de *Spitimer* ses passions, c'est de les vaincre: mais est-il un type dangereux et vraiment immoral, cet amant fidèle qui, suivant son expression, a pris devant Dieu une épouse que le monde lui refusait et qui, depuis ce jour, n'a jamais manqué à la foi jurée?

M. Emile Augier a donné aux accents de Caverlet une telle conviction, une telle crédulité, une telle sincérité que toute la salle a vibré et que les bravos ont éclaté.

Le danger, au point de vue du théâtre, était de retomber dans les redites lorsque Mme Merson aurait, elle aussi, à faire son aveu à Fanny.

M. Emile Augier a trouvé un effet bien délicat d'opposition. La mère est arrêtée à chaque mot dans sa confession par l'ingénuité, la pureté de la fille qui, dans sa candeur, n'entrevoit pas la réalité. Comment expliquer à cette vierge les entraînements qui ont abouti à cette cohabitation de quinze années?

Plutôt que de troubler cette innocence et de rougir devant Fanny, Mme Merson se résout à mourir, et elle est sur le point d'exécuter son projet, quand le *Deus ex machina* de bien des drames ou des comédies dans notre monde moderne, vient tout arranger.

M. Merson consentirait à se faire naturaliser Suisse et à réclamer le divorce, pourvu qu'on lui compta 500,000 francs sur l'héritage.

Il veut la liberté à sa femme: sa formule est: "Point d'argent, point de Suisse."

La somme lui est donc concédé de avec empressement et la mère d'Henri et de Fanny peut devenir Mme Caverlet.... et aussi grand'maman.

—C'est un dénouement d'une simplicité enfantine, s'écrie l'un des personnages.

—D'accord! répond M. Bergé, mais encore fallait-il le trouver!

Nous ne sommes point, pour notre part, convaincus que cette satisfaction dit été donnée au public. La conclusion est vraisemblable, à coup sûr; une aventure récente et fameuse l'atteste; il eût toutefois mieux valu qu'elle fût moins juridique et moins souriante.

Au reste, il importe peu! L'œuvre est intéressante et littéraire.

Où a pu juger, par le compte rendu, de l'élévation des idées; la forme est très soignée et piquante. Deux rôles pétillent d'esprit: ce sont ceux du père et du gis Bergé, se querellant toujours et se chérissant.

—Qui diable a bâti un original comme toi, dit le père Bergé à son fils.

—C'est toi, parbleu! répond Reynold.

Et quand le pudibond juge de paix ajourne l'union de son fils et de Fanny, avec quelle adorable câlinerie le jeune homme s'écrie:

"O mon père! tu aurais donc le courage de retarder de quatre ans..... ton petit-fils Daniel?"

De la gaieté et de la verve au milieu d'un drame humain, n'est-ce pas de quoi contenter les plus difficiles?

La réussite a toujours du charme pour les heureux qui ont le culte du bonheur: le plaisir s'accroît lorsque la fortune est favorable à des écrivains comme l'auteur de *Gabrielle*, du *Geudre de M. Poirier* et du *Fils de Giboyer*.

LES ESQUIMAUX.—Il règne chez ce peuple une coutume d'une barbarie extrême, que les missionnaires parviennent difficilement à faire disparaître.

Quand les pères et mères sont devenus vieux et hors d'état de se soutenir par leur travail, ils ordonnent à leurs enfants de les étrangler, ce que ceux-ci regardent comme un devoir de piété filiale et qu'ils s'empressent de faire. Voici de quelle manière ils procèdent à cette exécution:

Le vieillard descend dans une fosse qu'on a construite pour lui servir de tombeau; il y reste un instant pour faire ses adieux et dicter ses dernières recommandations.

Il fume une pipe, boit quelques verres d'un liquide blanchâtre qui n'est autre que du lait tourné, puis il fait signe à ses exécuteurs de l'étrangler. On passe autour de son cou une sangle simplement nouée, puisque deux enfants tirent chacun en sens opposé jusqu'à ce que le vieillard soit asphyxié, ce qui ne tarde guère. Ceux qui n'ont pas d'enfants demandent ce petit service à leurs voisins ou amis.

—Un pénible et douloureux incident a marqué la dernière séance de l'Académie des sciences.

M. Regnault, le savant illustre, le père d'Henry Regnault, tué à Buzenval, présentait les documents qui ont servi aux études de la commission internationale du mètre, quand tout à coup la voix de l'orateur hésite et fléchit en même temps que ses yeux brillent d'un éclat étrange dans son discours, devenu incohérent, il pâle à chaque phrase de Berlin, de la Prusse et de bataille.

Le président, inquiet, charge M. Boussingault d'aller respectueusement ôter la parole à son malheureux confrère. M. Regnault se tait et quitte la séance au bras d'un de ses confrères.

Le malheureux père d'Henry Regnault était atteint d'une attaque de folie.

Pauvre père!

FEUILLETON.

LA GUEULE D'ENFER.

PAR MME LÉONTINE ROUSSEAU.

V—Suite.

—Je n'ai pas besoin de vous présenter M. de Berque, Irène, dit-elle, car je vois que vous le connaissez!

—Vous vous trompez, répondit froidement celle-ci. C'est la première fois que je me trouve avec M. de Berque.

La jeune fille n'ajouta pas un mot.

Mme de Mardor prit place à table dans son habit d'amazone, jeta son chapeau sur une chaise sans paraître éprouver la moindre fatigue. Dans ce costume étroit et montant elle était plus gracieuse et plus femme qu'aucune autre n'aurait pu l'être dans tous les ajustements de soie et de dentelles qui sont l'attirail ordinaire d'une toilette féminine. Son mari le sentait et il était fier du triomphe de sa brillante compagne devant son triste ami.

La conversation resta d'abord sur le voyage de Julien, puis on parla de chevaux.

—Je souhaite qu'Irène m'autorise à lui choisir un autre cheval, dit Robert en faisant allusion à Eram; ce n'est pas qu'elle ne le monte admirablement, mais elle désire sortir souvent avec moi, et Eram a l'habitude de s'élancer d'une manière presque sauvage par dessus toutes les haies qu'il rencontre.

—Un cheval qui a de telles habitudes est une monture dangereuse pour une dame, observa Julien. Vous feriez bien d'accepter l'échange, madame; une bête qui a des allures aussi brusques ne s'abstreindra jamais à un pas tranquille, et de plus il est capable d'entraîner les autres, ce qui peut offrir de grands périls.

Les yeux de Mme de Mardor étaient fixés sur son assiette tandis qu'il parlait; elle, la femme si forte, qui avait tant d'empire sur elle-même, semblait redouter le regard magnétique de Julien:

—Je prends bonne note de vos avis, monsieur de Berque; je serai, croyez-moi, très attentive, très prudente, et avec cette promesse, je suis sûre que Robert me permettra de garder Eram.

Et sa voix était docile, douce même, et ses yeux restaient baissés.

—C'est la panthère, se dit Andrée, qui redoute l'œil fascinateur de celui qui la dompte.

Robert avait suivi sa sœur lorsqu'elle quitta la table, en sorte que Mme de Mardor et son hôte se trouvèrent seuls un instant. Julien, redoutant cette entrevue, s'avança près de la porte et se tint de côté en s'inclinant devant Irène d'un air hautain pour lui céder le pas, mais celle-ci une fois auprès de lui s'arrêta:

—Ainsi, monsieur, fit-elle, ce que vous avez dit à table est bien vrai, vous allez avec votre nouvelle épouse passer plusieurs années en Italie! Vous ne voulez pas rester à Berque; j'avais espéré pourtant vous avoir pour voisin.

Elle avait posé sa main sur celle qui retenait la porte ouverte, l'y appuyant d'abord avec un geste plein de grâce; elle la serra fortement ensuite, et dégageant la porte, elle la referma.

Julien se débarrassa de son étreinte, mais maintenant qu'ils étaient seuls, c'était lui qui semblait fasciné sous l'œil de cette femme. Il essaya encore de sortir.

—Ne me permettrez-vous pas de causer un instant avec vous? demanda-t-elle comme il faisait un pas, et de nouveau elle posa sur son bras sa main fine et nerveuse.

—Non, madame, répondit-il.

—Oh! vous êtes un lâche!

Et Mme de Mardor s'élança rapidement dans l'escalier, le visage calme, les lèvres souriantes en dépit de sa colère. Mais une fois seule dans sa chambre, elle quitta son calme et son sourire d'emprunt et se laissa tomber sur le canapé en pressant de ses doigts crispés les tresses de ses cheveux noirs. Puis cachant sa tête dans les coussins, elle donna un libre cours à ses sanglots.

—Le lâche! répéta-t-elle entre ses dents serrées; le lâche! ne pas me dire un mot d'encouragement ou de consolation! Etre si soigneuse de la dignité de cette femme, qui ressemble à une porcelaine de Chine; qu'il soutient son mensonge, même lorsqu'il se trouve seul avec moi! Je lui ferai sentir..... je le ferai parler..... je.....

Elle s'arrêta, car on venait de frapper à la porte.

En un instant, elle fut debout, et se mettant devant sa glace, les cheveux dénoués, le visage portant de nouveau l'empreinte de son éclatante beauté, sa voix prit son timbre d'argent, et ce fut d'un accent naturel qu'elle put dire:

—Entrez!

La porte s'ouvrit et Andrée se présenta tenant un petit coffret en cuir de Russie.

—Oh! dit Mme de Mardor en riant, je croyais que c'était Fanny qui venait retirer mon amazone; je suis loi depuis si longtemps à l'attendre!

Les minutes lui avaient semblé longues.

Andrée lui dit qu'elle était là seulement pour un instant afin de lui offrir son présent de noces; une bagatelle, un rien, qui s'était fait bien désirer; mais M. de Berque avait été chargé de l'apporter et elle l'avait laissé tout à fait maître de le choisir; car dans sa pensée son goût était parfait.

—Oh! certainement, répondit vivement Irène; puis elle prit l'écrin, l'ouvrit, le contempla—Andrée le crut du moins—avec une admiration profonde le bracelet qu'il renfermait. Comme bijou, il méritait l'attention dont il était l'objet et comme présent, il méritait quelque chose de plus. C'était un large ruban de brillants et d'opales avec un fermoir en pierres semblables garni de diamants.

—Le fermoir s'ouvre de deux côtés d'une manière différente, dit enfin Andrée, comprenant que s'il était désagréable pour elle de rompre le silence, il l'était plus encore de le garder: c'est une mystérieuse petite serrure. Faut-il vous montrer comment elle s'ouvre?

Mais à sa grande surprise Mme de Mardor l'ouvrit avant qu'elle eût achevé sa phrase.

Avait-elle vu avant moi, pensa Andrée, le présent que je lui destinais!.... Mais non, c'est impossible!

—J'aurai peut-être, sans le savoir, posé sur le ressort, dit Irène; c'est magnifique, et je vous remercierai jamais assez, vous de me donner ce bijou, monsieur de Berque de l'avoir choisi pour moi.

Et les deux femmes s'embrassèrent comme il est d'usage entre elles dans les occasions un peu importantes de la vie et aussi quand elles se font des cadeaux. Andrée voulut se retirer, mais Mme de Mardor sans embarras, elle se hâta de prétexter de certaines emplettes à faire à la ville voisine et de la nécessité de consulter Robert à ce sujet, pour sortir, laissant Mme de Mardor debout, le bracelet à la main.

Une fois sa belle-sœur partie, elle ouvrait la porte, prêta l'oreille, — quelle étrange action,—et entendit son mari qui disait:

—Allez à la bibliothèque, Andrée, je vous y rejoins dans un instant.

Alors elle attendit, le regard fixé sur la pendule, agitée, émue; puis, quand cette ole d'une minute fut écoulé, elle arracha son vêtement et revêtit, avec une promptitude qui eut fait frémir Fanny, sa jupe de soie aux longs plis flottants, sa ceinture de cuir ciselé, descendit à petit bruit l'escalier et pénétra dans le salon, où elle trouva Julien.

Elle était auprès de lui avant qu'il eût eu le temps de la voir entrer, sa main sur la sienne, tandis que de l'autre elle lui montrait le bracelet.

—A quel sentiment avez-vous obéi lorsque vous avez choisi ce présent de noces pour me le faire offrir par votre fiancée? lui dit-elle comme dans un murmure.

—Je ne sais pas, fit-il vivement après un silence. J'ai été fou, car je n'aurais pas dû vous offenser.

—Vous ne m'avez pas offensée. Maintenant, répondez-moi brièvement à toutes les questions que je vous adresserai. Le choix que vous avez fait de ce bracelet me donne de vous une opinion toute nouvelle et une preuve, à n'en point douter, que vous vous souvenez du passé. Répondez....Pourquoi m'avez-vous abandonnée?

—Je vous ai obéi, fit le jeune homme après un moment d'hésitation, et comme pour se débarrasser d'une réponse difficile à formuler.

—Quoi! vous avez obéi à une colère de femme et vous en avez profité! Pourquoi m'avoir caché votre titre et votre fortune?

—Aviez-vous besoin de les connaître pour m'aimer? reprit-il impatiemment. Nous étions séparés par votre seul vœu et votre seul désir. J'avais formé un nouvel attachement....C'est-à-dire....

Il hésita.

—Continuez, dit-elle amèrement.

—C'est-à-dire, mon amour pour vous s'affaiblissait. Je croyais que vous aviez cessé de vous occuper de moi; il y aurait eu folie de ma part à chercher à recommencer le rêve dont vous m'aviez éveillé.

Elle parut réfléchir un instant et murmurait:

—Il était riche, titré, avec une position sans égale dans le monde....

Puis elle reprit à haute voix:

—Je vous aime encore Julien.... Que le ciel me vienne en aide, je vous aime plus que je ne saurais vous le dire! Un mot, un mot de consolation pour la pauvre femme qui a brisé sa vie parce qu'elle avait la conviction qu'elle ne s'unirait jamais à vous. Si j'étais libre—si j'étais libre encore — accompliriez-vous la promesse que vous m'aviez faite?

La situation du pauvre marquis de Berque était digne de pitié: dans la maison d'un ami, bientôt un frère, la femme de cet ami était là, lui parlant d'amour, remuant les cendres encore brûlantes d'un passé pendant lequel il avait espéré unir sa vie à la sienne....Et la jeune fille qu'il allait épouser pouvait entrer d'un moment à l'autre!.... L'enchanteresse attendait sa réponse.... Elle était liée indissolublement, et il n'y avait pas la moindre possibilité qu'elle pût devenir libre avant que lui-même fût uni à celle qu'il chérissait tendrement aujourd'hui; il avait passionément aimé Irène, et il n'y aurait aucun mal, pensait-il, à lui répondre par un innocent mensonge, qui serait pour elle une consolation.

—Oui! dit-il enfin.

Puis entendant des pas s'approcher, Mme de Mardor reprit son sourire pour aller au-devant de son mari et lui montrer le magnifique présent qu'elle venait de recevoir.

Comme elle était calme, radieuse! Qui aurait pu supposer, en la voyant causer tranquillement avec Andrée, près de Robert et de Julien, que la pensée d'un crime venait de passer sous ce front si serein. Nul n'aurait pu croire que peu de minutes auparavant elle s'arrachait les cheveux, tordait ses mains mignonnes, pleurait et soupirait dans la solitude de sa chambre. Encore moins eût-on imaginé, en voyant la calinerie passionnée avec laquelle son bras s'appuyait sur celui de Robert, que, cinq minutes plus tôt, elle avait supplié ardemment un autre homme de lui dire qu'il l'aimait encore et l'assurait que son mariage avait jeté sur sa vie un voile funèbre.

Actrice consommée, comme son sourire eût été admirable, si elle n'avait pas en une âme ternie par une telle fausseté et perdue dans un abîme d'infamie et de déception. Elle donna en riant des commissions à Julien de Berque, leur souhaita une bonne promenade, puis rentra avec son mari, le priant instamment de ne pas la laisser seule, de lui permettre de l'accompagner s'il avait quelque visite à faire dans le voisinage.

Si jusque-là Robert de Mardor n'avait pas été convaincu que sa femme l'adorait et traverserait pour lui le feu et l'eau, dès ce jour il ne pouvait plus en douter.

La nuit vient vite en novembre, et, dès que les dernières clartés d'un pâle soleil eurent disparu à l'horizon, Irène remonta dans son appartement, appela Fanny, qui s'empressa d'éclairer la somptueuse demeure de sa maîtresse, et celle-ci se mit à sa toilette.

Elle était toujours vêtue avec une rare élégance; mais, ce soir-là, elle était résolue à se surpasser. Elle voulait éblouir, fasciner l'homme qui avait eu l'imprudence de lui avouer qu'il l'aimait encore. Combien ne serait-il pas frappé davantage, en la voyant rehaussée de tout l'éclat que donnent à une femme le luxe et la richesse d'un splendide vêtement!

Plein de cette pensée, Irène mit une jupe de satin bouton d'or, une tunique de velours blanc serrée à la taille par une ceinture de même nuance que la jupe, retenue au cou par une agrafe en diamant et brodée avec ces soies incomparables et ces inimitables dessins qu'on ne fait qu'à Corfou. Les manches larges et tombantes à partir du coude laissaient à découvert son bras autour duquel étincelait un superbe bracelet, non pas celui qu'elle avait reçu d'Andrée,—mais un tout semblable—et sous le fermoir duquel on eût pu voir, en soulevant le chaton, deux magnifiques peintures dont l'une représentait avec une rare fidélité le visage de Julien de Berque et l'autre la splendide beauté de Mme de Mardor.

(*A continuer.*).

LES CHEVALIERS DE MOMUS.

Le Défilé.

La Louisiane et ses Saisons.

Le bal à l'Opéra.

Nous voici en plein Carnaval!

Arrière, les soucis, vive la joie, et place à Momus et à sa brillante escorte de Chevaliers!

La Nouvelle-Orléans était agitée hier soir; mais son agitation ne se trahissait pas par des mouvements de colère, ou par les grondements sourds du Lion populaire; mais plutôt par une sorte de fièvre de plaisir et par des convulsions de gaieté.

Elle avait repris, la pauvre ville, quelque chose de son aspect des temps *antebellum*, et on eut dit qu'elle cherchait à se griser, en vidant à grands traits la coupe des plaisirs, comme pour oublier momentanément sa servitude présente et sa pauvreté.

La foule circulait dans les rues, bruyante, animée; elle envahissait le boulevard Canal; elle formait la haie, rue de Chartres, rue St Louis, rue Royale, rue du Camp, rue St Charles, rue Carondelet, rue Bourbon, partout enfin sur le passage de la procession. Tous les balcons étaient garnis; quelques maisons avaient illuminé, et l'on remarquait surtout les lanternes vénitiennes, rouges, vertes, bleues, du club Pickwick, du club d'Orléans et du club Boston.

C'est que les fêtes du Carnaval, à la Nouvelle Orléans, sont les fêtes populaires par excellence, par la raison fort simple que la population tout entière y est conviée. Momus et Comus ne se montrent pas qu'aux privilégiés seulement; ce sont des dieux bons enfants, qui ne craignent pas la foule, et qui, au contraire, se mêlent volontiers à elle.

L'année dernière nous avons été privés de plaisirs et de distractions de tous genres.

On sait pourquoi. Une armée, commandée par le général Sheridan, occupait notre Maison d'Etat, et une flotillle de canonnières menaçait de bombarder notre ville.

Momus et Comus n'ont pas paru cette année là; ils ont visité des contrées plus hospitalières.

1876 ne vaut guère mieux que 1875, mais nous avons du-moins cet avantage, que dans l'enceinte de la ville il n'y a plus d'armée, et dans le port plus de flottille.

Momus s'est donc montré hier soir, et a reçu sur son passage les bravos et les vivats de la foule. C'est une rentrée triomphale qu'il fait dans ses domaines. Espérons qu'il n'en sera jamais banni.

Jamais cortège n'a été plus brillant, et, l'on peut dire que Momus s'est surpassé.

Le sujet qui a été choisi convenait parfaitement à une pareille manifestation:—la Louisiane et ses Saisons. — On n'aurait pu avoir une plus heureuse idée.

Oui, la Louisiane souffre, elle est humiliée, elle est asservie, mais elle fait encore envie, car c'est le domaine de Flore, de Cérès et de Pomone!

Son sol fécond ne demande qu'à être retourné par la main de l'homme pour se couvrir d'une moisson dorée; sa cour est formée des trois grandes puissances du monde commercial: le roi coton, la reine sucre et la princesse riz!

Si le sujet est heureux, nous devons convenir aussi qu'il a été rendu d'une manière vraiment artistique, qui fait honneur, à l'imagination et au bon goût de l'homme de génie qui a présidé à la fête et qui a groupé tous les personnages.

Il y avait dix-huit chariots, qui ont défilé dans l'ordre suivant:

PREMIER CHARIOT.

Un char doré aux roues bigarrées de rouge, d'or et de blanc, s'avance, traîné par quatre chevaux fringants, gris de fer, attelés de front, qui piaffent et qui aspirent bruyamment l'air, de leurs naseaux fumants. Dans ce char se tient un personnage dont le visage allier annonce l'origine Bourbon, partout enfin sur le passage de la procession. Tous les balcons étaient garnis; quelques maisons avaient illuminé, et l'on remarquait surtout les lanternes vénitiennes, rouges, vertes, bleues, du club Pickwick, du club d'Orléans et du club Boston.

C'est que les fêtes du Carnaval, à la Nouvelle Orléans, sont les fêtes populaires par excellence, par la raison fort simple que la population tout entière y est conviée. Momus et Comus ne se montrent pas qu'aux privilégiés seulement; ce sont des dieux bons enfants, qui ne craignent pas la foule, et qui, au contraire, se mêlent volontiers à elle.

L'année dernière nous avons été privés de plaisirs et de distractions de tous genres.

On sait pourquoi. Une armée, commandée par le général Sheridan, occupait notre Maison d'Etat, et une flotille de canonnières menaçait de bombarder notre ville.

Momus et Comus n'ont pas paru cette année là; ils ont visité des contrées plus hospitalières.

1876 ne vaut guère mieux que 1875, mais nous avons du-moins cet avantage, que dans l'enceinte de la ville il n'y a plus d'armée, et dans le port plus de flottille.

Momus s'est donc montré hier soir, et a reçu sur son passage les bravos et les vivats de la foule. C'est une rentrée triomphale qu'il fait dans ses domaines. Espérons qu'il n'en sera jamais banni.

Jamais cortège n'a été plus brillant, et, l'on peut dire que Momus s'est surpassé.

Le sujet qui a été choisi convenait parfaitement à une pareille manifestation:—la Louisiane et ses Saisons. — On n'aurait pu avoir une plus heureuse idée.

Oui, la Louisiane souffre, elle est humiliée, elle est asservie, mais elle fait encore envie, car c'est le domaine de Flore, de Cérès et de Pomone!

Son sol fécond ne demande qu'à être retourné par la main de l'homme pour se couvrir d'une moisson dorée; sa cour est formée des trois grandes puissances du monde commercial: le roi coton, la reine sucre et la princesse riz!

Si le sujet est heureux, nous devons convenir aussi qu'il a été rendu d'une manière vraiment artistique, qui fait honneur, à l'imagination et au bon goût de l'homme de génie qui a présidé à la fête et qui a groupé tous les personnages.

Il y avait dix-huit chariots, qui ont défilé dans l'ordre suivant:

PREMIER CHARIOT.

Un char doré aux roues bigarrées de rouge, d'or et de blanc, s'avance, traîné par quatre chevaux fringants, gris de fer, attelés de front, qui piaffent et qui aspirent bruyamment l'air, de leurs naseaux fumants. Dans ce char se tient un personnage dont le visage allier annonce l'origine. C'est Momus, c'est le dieu lui-même, qui rentre dans ses Etats. Le front ceint d'une couronne étincelante, une marotte à la main, couvert d'une toge, or et pourpre, il promène sur la foule ses regards bienveillants, et il la remercie de ses applaudissements par un sourire.

DEUXIÈME CHARIOT.

Voici le char de l'Etat qui s'avance. Devant, nous voyons Bienville, appuyé sur un croissant doré et tenant sous le bras un globe qui représente la Nouvelle-Orléans. Plus loin, c'est le Pélican emblématique, qui nourrit ses petits de son sang. Puis viennent les trois statues symboliques: l'Union, la Justice et la Confiance. Enfin, placée sur un socle de marbre blanc, c'est la statue de la Louisiane. Sa main droite tient un glaive brisé et sa main gauche une plume; un pied est posé sur un mousquet et sur un rouleau de chaînes.

Salut, généreuse Louisiane, Etat de la chevalerie, digne fille de la France! Tes enfants te vénèrent et t'admirent. Quand le souffle de l'adversité cessera de courber ton front; quand la colère populaire aura chassé tes oppresseurs, tu reprendras alors ton rang, ta splendeur, ton éclat des jours passés.

Salut, Louisiane toujours fière, toujours prête au combat, toujours redoutable pour les tyrans, toujours confiante, malgré tes malheurs!

TROISIÈME CHARIOT.

Ne sent-on pas comme un vague parfum dans l'air? C'est le Printemps qui s'avance.

Voici la déesse Flore, dans un char entouré de guirlandes de fleurs, traîné par deux papillons, aux ailes diaprées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Elle annonce le printemps, la saison des amours et des fleurs. Son sceptre se termine par un bouquet de roses et de myrte. Son char roule sur un gazon fleuri.

C'est un gracieux tableau, où tout respire la vie, la jeunesse et la joie!

QUATRIÈME CHARIOT.

Voici la reine de la Nature, si féconde en Louisiane. C'est une fleur de Magnolia. Son diadème est fait de bales de Magnolia. Elle se tient sous un pavillon de verdure où des lianes grimpantes s'entrelacent et forment un feuillis inextricable de feuilles et de fleurs.

Ses compagnes sont auprès d'elle: l'Utilité,—dont le costume est un composé de feuilles de caladium, de plantes de reine, et d'herbes des champs. Elle a une feuille de caladium à la main.

La Richesse, dont les cheveux sont dorés et qui a pour panache cette fleur superbe, la *Carolina ensigna*. Elle tient une gerbe d'or à la main. Son corsage est entourée d'une guirlande de muguets, et sa jupe est formée de pistils de *Carolina ensigna* et d'un semis de blé d'or.

La Grâce, qui a pour coiffure une fleur d'acacia rose, pour corsage une rose de chêne rouge, pour jupe une fleur de grenade, pour manteau la large feuille si bizarre de la *marania zebrina*.

Devant le pavillon, nous voyons un groupe, composé de la Jalousie, une hyacinthe sur la tête, le corsage entouré de soucis, la jupe formée de feuilles de soucis, elle tient un poignard à la main; et de la Beauté envieuse, une couronne de fleurs de géranium simple sur la tête, le corsage entouré de fleurs de géranium doubles et la jupe formée d'un ibisous rouge.

CINQUIÈME CHARIOT.

Nous voici en plein dans le langage des fleurs.

Sous un joli pavillon doré, orné de guirlandes de giroflée, l'Amour et la Beauté se tiennent côte à côte et les bras entrelacés. Debout, devant le pavillon, la Modestie et la Sincérité en interdisent l'entrée à l'Inconstance et à la Coquetterie. L'Amour est personnifié par une jeune fille dont le front est ceint de myrtes. Elle a aussi un collier de fleurs de myrte, et une ceinture de violettes. Autour de sa taille pendent des branches de myrte. Sa jupe est formée d'une énorme rose damas, d'un rouge vif. Le bas de cette jupe est garni de fleurs de myrte.

La Beauté est une ravissante jeune fille, dont la tête, couronnée de roses, sort d'une superbe rose reine, qui compose tout le corsage. On dirait que cette tête est le cœur de la fleur. Des feuilles de rosier pendent à la taille. La jupe de dessus est un ibisous jaune et la jupe de dessous une rose. Cette reine de la beauté tient à la main une rose pour sceptre.

La Modestie.—Corsage et jupe formés de cette belle fleur, connue en botanique sous le nom scientifique de *Calla Ethiopa* ou grand lis éthiopien. Elle tient à la main une tige de la même plante.

La Sincérité est personnifiée par le Dahlia. Aimez-vous le Dahlia? On en a mis partout. La Sincérité est couverte de dahlias, de toutes les couleurs et de toutes les nuances.

La Coquetterie est charmante, mais en regardant bien, on lui trouve une expression toute féline, qui laisse deviner des griffes sous sa patte de velours. La Coquetterie a une belle de nuit renversée sur la tête, qui lui sert de coiffure, son corsage est entouré d'une guirlande de fleurs de pissenlit; les manches sont deux belles de nuit rose tendre. Un superbe Lis de St-Jacques, avec ses pistils jaunes qui tombent jusqu'aux pieds, compose toute la jupe.

L'Inconstance est une jeune fille espiègle, qui sourit toujours et qui ne pense guère, ni à la veille ni au lendemain. Elle a une couronne et une guirlande de lilas blancs et tient une tige de lilas à la main.

Le tableau est ravissant!

SIXIÈME CHARIOT.

Encore une allégorie. L'âge, représenté par le Pin, est debout sur un piédestal, il est appuyé sur un socle brisé, et tient une faulx à la main.

A sa droite, la Jeunesse. Visage d'homme. Un bouton de rose sur la tête, le buste entier entouré d'une guirlande de roses, une rose à la main.

A sa gauche, l'Immortalité. Tout le costume se compose d'amarantes. Elle tient une lance à la main, surmontée d'un bouquet d'amarantes, autour duquel on remarque un serpent qui se mord la queue, symbole de l'éternité.

Devant: la Vérité—Couronne de chrysanthèmes blancs; des glaïeuls sur le corsage, les manches et la jupe. Elle tient élevé à la main un roseau en forme de sabre. La Fidélité—couronne de lierre et guirlande à la taille. Le corsage et la jupe sont garnis de chêvre-feuilles. Elle tient une tige de chêvre-feuilles. La Pureté. Visage jeune et souriant; couronne de violettes blanches; le corsage et la jupe sont garnis de lilas blanc; et les manches sont formées de feuilles de lilas. Elle tient un lis à la main.

Derrière: La Foi—Visage inspiré; Pour pouronne, pour corsage et pour jupe, des passi-flora avec les feuilles.

Elle tient une croix pressée contre sa poitrine. La Bienveillance — Visage d'homme, air débonnaire. La tête est surmontée du cœur du Calycanthus avec les pistils. La robe est ornée de fleurs et de feuilles de Calycanthus. L'Innocence est une enfant au visage souriant. Elle est pourvue de paquerettes. Elle en a sur la tête, sur le corsage, sur la jupe et jusque dans un panier, qu'elle porte sous le bras.

SEPTIÈME CHARIOT.

Adieu le Printemps, voici l'Eté qui s'approche!

C'est la blonde Cérès. Montée sur un char traîné par deux coursiers alezans elle s'avance, avec ses moissons dorées. Elle tient une gerbe d'épis à la main.

Son costume se compose d'une robe bleu de ciel, richement ornée. Derrière son char nous remarquons des cannes à sucre en flèche, et il y a des légumes groupés tout autour.

HUITIÈME CHARIOT.

A la suite de Cérès nous pénétrons dans le domaine des légumes.

Sur le huitième chariot, nous voyons le roi Carotte sur une sorte de hâche qui lui sert de trône. A ses côtés, la Carotte domestique, le Chou-fleur, le Chou, qui tient d'une main un plat de choucroute et de l'autre un chou pommé, la Maïs, appuyé sur une pelle, la Laitue et la Tomate.

Sur le devant, le Concombre et le Choupavet se querellent.

NEUVIÈME CHARIOT.

Toujours des légumes.—Le Céléri debout sur une table de cuisine, semble harangner d'autres légumes, groupés tout autour.

Nous remarquons le Hariot, un grand gaillard qui a des moustaches; la Courge et l'Artichaut, enfoncés dans de grands paniers qui se trouvent au bas de la table.

Plus loin, il y a le Radis et le Radis noir, le Panais, et le Navet, qui personnifie un gros Allemand bien nourri, fumant gravement sa pipe de porcelaine.

DIXIÈME CHARIOT.

Nous arrivons à présent dans la cuisine. Tout y est en révolution. Dans une grande marmite placée sur un fourneau, la Pomme de terre, d'origine Irlandaise, se querelle avec la Patate douce Louisianaise. C'est une scène de *knouthingisme*.

On voit aussi d'autres légumes, groupés dans des positions comiques, la Carotte, tenant une assiette à la main. La Citrouille est un maître-queux très majestueux. Le brave cuisinier a le bonnet de coton traditionnel. D'une main il tient un tranche-lard formidable, et de l'autre une fourchette. Il s'apprête à décapiter l'Oignon, agenouillé à ses pieds.

Le Piment,—air farouche, visage rébarbatif, saisit le Poireau aux cheveux,—qui sont simulés par les racines.

Devant le chariot, nous voyons l'Aubergine en conversation amoureuse avec le Févis.

Des ustensiles de cuisine et de ménage, tels que casseroles, assiettes, plats, etc., sont accrochés tout autour du chariot.

ONZIÈME CHARIOT.

Nous sommes maintenant en automne

Voici la déesse Pomone, debout sur un monticule de gazon. Elle tient d'une main une grapp